

Les enfants, allez jouer dans la rue...

La pomme, Samira Makhmalbaf

Gilles Marsolais

Number 93-94, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24167ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1998). Review of [Les enfants, allez jouer dans la rue... / *La pomme*, Samira Makhmalbaf]. *24 images*, (93-94), 55-55.

LES ENFANTS, ALLEZ JOUER DANS LA RUE...

PAR GILLES MARSOLAIS

LA POMME ■ Samira Makhmalbaf



Zahra et Massoumeh Naderi (à l'arrière-plan).

La fille du cinéaste iranien Moshen Makhmalbaf, Samira, qui n'est âgée que de dix-huit ans, a fait une entrée remarquée avec *La pomme*, une réussite qui ne déshonore pas son père. On pourra toujours conjecturer sur le rôle joué par celui-ci dans la réalisation de ce film, d'autant qu'on retrouve son nom à la scénarisation et au montage. Mais il semble surtout que *La pomme* s'inscrit tout naturellement dans la tradition du cinéma iranien à cheval entre la réalité et la fiction et qui, en s'intéressant aux enfants, dévoile mine de rien des aspects de la réalité sociale. Si le style est simple, le propos n'est pas simpliste pour autant: il est plutôt la porte d'entrée d'un univers qui ne demande qu'à être exploré.

Inspiré d'un fait divers, *La pomme* s'intéresse au sort de deux jumelles de onze ans d'un quartier pauvre de Téhéran confinées à la maison depuis leur naissance par leurs parents. On finit par comprendre que le père, aveuglé par la tradition et obsédé par leur virginité, n'ose même pas les laisser sortir dans la petite cour close, de peur que des gamins du quartier ne sautent la clôture et ne les déflorent. «Mes filles sont comme des fleurs. Il ne faut pas les exposer au soleil, sinon elles se faneraient.»

Cette situation est d'autant plus ahurissante que l'âge adulte légal pour une femme, en Iran, est de huit ans et demi. Ajoutez à cela le fait que la mère des fillettes, aveugle au sens propre du terme, ne se déplace que voilée de la tête aux pieds d'un lourd tchador, masse pyramidale informe munie d'une petite «lucarne» grillagée en son sommet qui laisse passer tout juste un peu d'air pour qu'elle puisse respirer. Cette apparition fantomatique dans le couloir sombre de la maison donne froid dans le dos, littéralement, et elle permet de prendre la juste mesure de ce film qui à sa façon témoigne de la lutte des femmes en Iran et du chemin qui reste à parcourir. Ce sont elles, à l'image de la travailleuse sociale qui s'occupe du cas des fillettes, qui feront débloquer la situation afin d'assurer à tous, hommes et femmes, un espace de liberté.

Contrairement à Kiarostami par exemple, dont la réalisation procède habilement de la fiction tout en évoquant une démarche documentaire, la démarche de Samira Makhmalbaf est d'abord documentaire tout en ayant largement recours à des procédés propres à la fiction. Dans *La pomme*, il s'agit des vrais membres de la famille concernée et le film raconte leur cas vécu. Mais, s'il apparaît que le tournage du film, rendu possible en gagnant la confiance de la famille, ne mise pas toujours sur la reconstitution, à l'évidence la façon de capter les fillettes dans diverses situations et certaines réactions des parents suppose une préparation minutieuse et une mise en place propre au cinéma de fiction. Après une brève présentation des

faits, une séquence vidéo de type documentaire plonge dans le sujet en montrant au bureau d'aide sociale les fillettes qui sont retournées à leurs parents, à la condition qu'elles ne soient plus enfermées et qu'elles puissent aller jouer dans la rue (la rue étant, dans ce type de société, le symbole par excellence de l'émancipation des femmes, comme le souligne à juste titre Samira Makhmalbaf). La suite du récit montre comment elles renaissent à la vie en s'appropriant progressivement cet espace de liberté. Le film illustre donc d'une façon stylisée, en faisant ressurgir le documentaire à travers le dispositif de la fiction, ou au contraire en faisant dérapier le réel dans l'affabulation, ce qu'implique un tel apprentissage de la liberté.

Dans ce film où l'aveuglement des parents renvoie à celui des dirigeants politiques, la parabole pourra paraître un peu trop appuyée, dans la mesure où chaque séquence vise manifestement à illustrer une situation afin d'en tirer une morale. Néanmoins, l'humour avec lequel cela est dit sauve la mise: voyez le père sommé de scier lui-même les barreaux de la cage, après s'y être enfermé, ou le plaisir que prend le petit garçon à agacer les fillettes avec une pomme. Malheureusement, cette allégorie de la pomme revient de façon redondante, en finale, sur la mère apeurée et isolée dans la ruelle. On avait compris! Malgré ce côté appliqué, un peu trop schématique, *La pomme*, à la fois troublant et séduisant, avec ses dérapages contrôlés dans l'affabulation, constitue une surprise qui vaut le détour et qui confirme la vitalité et la spécificité du cinéma iranien. ■

LA POMME

France-Iran 1998. Ré.: Samira Makhmalbaf. Scé. et dial.: Moshen et Samira Makhmalbaf. Ph.: Ebrahim Ghafari, Mohamad Ahmadi. Mont.: Moshen Makhmalbaf. Son: Behroz Shahamat. Int.: Massoumeh, Zahra et Ghorbanali Naderi, Azizeh Mohamadi, Zahra Saghrisaz. 85 minutes. Couleur.